Q3876586

39

ARCHIVES DE LA MODE

F 02
01
2000-11403
JQ

Dans la collection ARCHIVES,
par Jacques Borgé et Nicolas Viasnoff

ARCHIVES DES MÉDECINS
ARCHIVES DES CHEMINOTS
ARCHIVES DES POMPIERS
ARCHIVES DES AVOCATS
ARCHIVES DE L'AUTOMOBILE
ARCHIVES DE LA POLICE
ARCHIVES DES INSTITUTEURS

ARCHIVES D'ALSACE
ARCHIVES DU LIMOUSIN
ARCHIVES D'AUVERGNE
ARCHIVES DE LORRAINE
ARCHIVES DE LA BANLIEUE PARISIENNE
ARCHIVES DU LYONNAIS
ARCHIVES DE BOURGOGNE
ARCHIVES DU NORD
ARCHIVES DE BRETAGNE
ARCHIVES DE NORMANDIE
ARCHIVES DE LA COTE D'AZUR
ARCHIVES DE PARIS
ARCHIVES DE GASCOGNE
ARCHIVES DE PROVENCE
ARCHIVES DU LANGUEDOC
ARCHIVES DE SAVOIE
ARCHIVES DU VAL DE LOIRE

ARCHIVES DE L'AFRIQUE NOIRE
ARCHIVES D'INDOCHINE
ARCHIVES D'ALGERIE
ARCHIVES DU MAROC

© Éditions Michèle Trinckvel, 1995.
ISBN : 2-85132-065-3

MICHÈLE TRINCKVEL

Jacques Borgé
Nicolas Viasnoff

Archives de la mode



Présentation de maillots de bain à Deauville en juillet 1937. A droite, en panama et moustache blanche, le Maharadja de Karputala et son fils. Le modèle présenté pourrait être signé Jean Patou.

LES MANNEQUINS





Le mot « mannequin » sera un jour flatteur

Une curiosité : un des premiers textes, écrit en 1902, où apparaît le mot « mannequin ». C'est le célèbre couturier Lucien Worth qui aurait « inventé » la profession en engageant des jeunes filles qu'il rénumérait.

Les jeunes filles qui présentent les toilettes portent, en argot, le nom de *mannequins*. Le mot est brutal, presque choquant, et j'ai connu des couturiers de l'ancienne école qui regardaient de travers les jeunes filles qui venaient se proposer, disaient-elles, « pour être mannequins ». Ils trouvaient dans ce terme l'indice d'une passivité d'esprit qui leur semblait incompatible avec l'intelligence qu'ils exigeaient de leur personnel.

A un autre point de vue, traiter une femme comme un objet matériel, un meuble commun et banal offusquera les esprits délicats. Pourtant les professionnels ont trouvé l'expression la plus concrète et la plus précise, qui ne peut prêter à malentendu.

Essayeuse ne conviendrait pas, bien que le terme ait été très employé autrefois. L'« essayeuse », dans les grandes maisons de couture, est la spécialiste chargée de faire aller le vêtement sur la personne qui l'a commandé, et non celle qui l'*essaie* sur sa propre personne. Quel mot proposer à la place? « Marcheuse » serait incomplet, et, ne serait guère respectueux. « Modèle », qui pourrait être emprunté au language des artistes-peintres exposerait à de fâcheuses confusions. Il vaut donc mieux, malgré sa familiarité un peu dédaigneuse, employer un mot tiré directement du métier. Au reste, le mot de mannequin, si le prestige de celles qui portent ce titre continue à s'accentuer comme en ces dernières années, finira par devenir un très flatteur compliment. Ce prestige est incontestable. Il fait penser à celui de l'actrice. Le mannequin prend de la valeur des robes qu'il endosse, tout comme l'actrice des costumes innombrables qu'elle revêt.Tout en elles et dans leur profession rappelle le théâtre. D'abord le caractère factice et trompeur de leur emploi. Elles ont une façon de marcher, de se tenir, de se tourner, qui n'est en aucune façon celle de la vie réelle. Elles doivent être assez assouplies pour pouvoir apparaître successivement sous les aspects les plus divers, et assez personnelles, pourtant, pour conserver à chacune de ces apparitions la séduction qui leur appartient à elles-mêmes. Tour à tour, le mannequin habile se montre simple, alerte, essentiellement parisienne dans une robe de ville, virginale dans une robe de jeune fille, altière et provocante dans une robe de bal. Son talent est encore moins de prendre l'allure et l'expression qui conviennent à tous les modèles qu'elle montre que de donner à celle qui vient acheter l'illusion qu'elle pourrait elle-même les porter aussi bien. De même qu'au théâtre nous pensons modestement, lorsque l'un des personnages prononce une belle parole ou accomplit une action sublime : « C'est comme cela que j'aurais fait à sa place », de même, fascinée par la souplesse de la jeune femme qui tourne et vire devant elle et joue le rôle de sa robe du

Autrefois, aux courses, les derniers modèles des grands couturiers étaient souvent présentés par de riches clientes, enchantées de ce « travail ». Mais il arrivait aussi que des mannequins soient envoyés par leur maison. C'est sans doute le cas pour cette jeune personne au style si moderne...

Il fallait beaucoup de métier pour poser avec une si jolie attitude d'abandon. Robe du soir de Worth avec tunique de guipure surfilée. La traine se termine en deux parties et diffère grandement, souligne la légende de la photo, des longues traines habituelles.

moment, la cliente doit se dire soudain : « Voilà tout à fait ce qui convient à mon genre de beauté ». Il est vrai que ce n'est pas quelquefois sans entraîner quelques différences lorsque la substitution se réalise.

Talent tout physique, si l'on veut; ce talent est cependant considérable. Il nécessite beaucoup de jeunesse, de bonne grâce et une résistance extrême à la fatigue. Pendant la saison, le mannequin, dans une journée, peut opérer près de cent changements de tenue, car c'est un minimum pour elle que de montrer une dizaine de fois une série de dix modèles, et pendant tout ce temps, passer et repasser, volter, pencher la tête; sourire, trottiner, ou prendre une attitude majestueuse, ou nonchalente, ou gaie, et paraître prendre à cette valse lente autant de plaisir la dixième fois que la première.

D'ailleurs, ce plaisir est plus réel qu'on ne pense; bien qu'on n'applaudisse pas dans les maisons de couture, il y a une certaine admiration qui se voit dans les yeux, et à laquelle le mannequin est sensible. Elle éprouve une très légère, mais instinctive volupté à sentir sa propre beauté à la fois modifiée et exaltée par toutes ces parures. Elle est faite pour cela, et elle suit la nature docilement. Cela est tellement vrai que, dans les heures de loisir, dans les moments où la saison se ralentit, elle se surpend à essayer ses modèles pour rien, « pour la gloire », dans le petit salon qui est réservé aux mannequins exclusivement, un peu comme une danseuse qui s'exerce, ou un chanteur qui fait des vocalises.

Le mannequin est la seule employée d'une maison de couture qui porte un uniforme. C'est le *fourreau*, sorte de robe collante en satin noir, dont la traîne seule est ample et flottante. Le corps, réel ou rembourré, revêtu de ce fourreau est comme pourvu d'une seconde peau, sur laquelle les toilettes essayées glissent avec la rapidité voulue pour ces changements à vue que la vente nécessite. Le mannequin est ainsi comme une créature couleuvrine à tête de femme; elle est impersonnelle depuis la pointe des pieds jusqu'au menton.

Toutefois, à présent, on lui laisse un peu plus de sa personne réelle qu'autrefois. Le fourreau complet, très pratique, mais par trop puritain, avait le défaut de détruire toute l'harmonie d'une robe de bal par exemple. On ne comprenait pas complètement la toilette, on ne l'appréciait pas assez, avec ces bras noir, cette gorge et ces épaules noires qui sortaient du costume clair. Lorsque, pour ne pas jeter cette note lugubre, on affuble la jeune femme d'un jersey rose ou d'une guimpe également rose ou blanche, c'est encore d'un moins bon effet, et le tricot rose paraît par trop emprunté aux lutteuses des baraques foraines. Dans les maisons chics, on s'est mis à essayer les robes décolletées comme elles seront réellement portées, c'est-à-dire en décolleté, « en peau ». Alors les mannequins vivent pour de vrai et apportent un bouquet d'élégance et de jeunesse qui centuple l'impression. La première maison qui osa faire cela causa un peu de bavardages. Des dames se scandalisèrent, ce qui était, avouons-le, admirable. Mais on s'y est habitué, comme à tout ce qui est bien, et il y a lieu de parier qu'un temps viendra où l'on ne voudra plus voir autre chose.

Il m'a semblé, au surplus, que ces jeunes filles avaient plus de plaisir elles-mêmes et plus d'entrain à essayer ainsi, et qu'elles se passionnaient davantage, le mot n'est pas exagéré, pour les toilettes que, de la sorte, elles portaient moins en mannequins et plus en femmes.

Il leur arrive, en effet, de se passionner, surtout au début des saisons, pour tel ou tel modèle, et c'est par là que, dans une certaine mesure, elles apportent une collaboration un peu personnelle à l'oeuvre de la mode, à l'orientation des idées. Elles présentent un vêtement qui leur plaît moins avec une insaisissable nuance d'ironie, ou d'ennui, ou de mauvaise grâce même, et au contraire pour celui qui les emballe, elles déploient tous leurs moyens, elles « font valoir ».

C'est ainsi que, dans une tâche en apparence neutre, elles peuvent mettre de l'originalité. Il s'en faut, d'ailleurs, que toutes se ressemblent, et il arrive, au contraire, que sui-





On peut dire que Charles-Frédérik Worth est l'ancêtre des couturiers puisqu'il créa sa maison en 1858, rue de la Paix. Il fut le premier, dit-on, à engager des mannequins professionnels. Cette jeune femme présente ici une robe d'après-midi dessinée par Jean-Philippe Worth. En 1954, la prestigieuse maison sera rachetée par Paquin.



vant la loi des « genres », telles qui vont merveilleusement dans une maison détonneraient dans une autre. Ici, certaines auraient l'air trop bourgeoises, là d'autres seraient jugées trop lancées.

Une maison les choisit petites, alertes, trottinantes, avec une taille menue qui convient au genre fin et précieux. Une autre, au contraire, les veut longues et minces pour porter les brocarts somptueux et le genre cour impériale auquel elle a encore la puissance de rester partiellement fidèle. Une troisième les exige très grandes, et elles semblent de taille normale dans les salons au plafond très élevé.

Chez tel couturier, on aime à les voir mêlées au mouvement, contribuant à animer les salons qui sont déjà un peu en cohue, et à donner une sensation d'activité tourbillonnante. Chez un autre, elles ont la consigne de se tenir cachées et de n'apparaître qu'au moment requis. Ainsi inattendues et surgissantes, elles étonnent et frappent davantage. Arrivant de loin, d'un pas cadencé et comme dansant, évoluant, ondulant, se cambrant, on craint qu'elles ne disparaissent comme elles sont venues, et il faut reconnaître que dans ce milieu un peu solennel, les robes paraissent plus fleuries et plus rares par l'isolement, et les femmes quasi plus surnaturelles.

A. Alexandre
Les Reines de l'aiguille
Théophile Belin, 1902.

Ci-dessus :
Les salons où sont présentés les modèles doivent être à la fois luxueux et douillets afin que les clientes s'y sentent bien.



La vie d'une cabine de mannequins

Cette description se situe en 1928, mais, depuis 1900 jusqu'à nos jours ce lieu de travail et de détente n'a pas beaucoup changé,ses joies et ses peines non plus.



Ci-contre :
Une première vendeuse entourée des mannequins de la maison.

Page de gauche :
Une brochette de jolis mannequins en septembre 1930. Chapeaux et maquillages soignés.

PENDANT LES REPOS D'UNE JOURNEE entière, en morte-saison, la cabine est animée d'une vie intérieure. Vingt femmes sans travail imposé, emprisonnées dans dix mètres carrés, ne peuvent demeurer oisives. Il y a plus de vingt manières d'employer son temps : on peut coudre, fumer, lire des romans ou s'instruire d'une langue étrangère, jouer aux cartes, goûter d'un verre de bière et d'un sandwich au saucisson, tacher les fourreaux, les chemises et les robes de jus d'orange ou de crème d'éclair, dormir, se refaire les cils au rimmel, se polir les ongles, se disputer, se réconcilier, chanter...

Une cabine de mannequins, c'est aussi, en heure calme, la foire aux échanges, la salle des ventes :

– Mon chandail en bon état, 10 francs!

– Il te plaît, mon chapeau? Garde-le... Cinquante francs.

– Je n'ai pas d'argent liquide. Veux-tu mon polissoir pour le chapeau?

Là, sur dix mètres carrés, dans un palais des Champs-Elysées, vingt grandes filles se sont rencontrées, venues par toutes les routes, de tous les foyers.

Boudou entre à dix heures moins cinq avec les mains rouges et les ongles noirs. Elle vient de Belleville en métro. Elle a commencé sa journée par la vaisselle, le balayage, le lit. Elle a préparé une soupe de poireaux. Le père n'aura qu'à mettre la marmite sur le feu et ajouter un morceau de beurre. Il sera seul à table, car sa fille dîne en ville.

Annie est arrivée à onze heures en voiture... Une voiture à elle ou « comme à elle ». Elle a une petite fortune aux doigts, au bras, au cou.

Le mari de Dolly est dentiste à Asnières. Il reçoit des clients le soir jusqu'à minuit. Au lieu du fourreau de mannequin, Dolly revêt une blouse blanche d'infirmière, ouvre la porte, fait bouillir les pinces et les daviers et vide les ampoules de novocaïne dans les seringues.

Christiane aussi a des colliers, des bracelets ou des bagues..., mais ils sont en argent platiné et en rubis ou émeraude reconstitués. Un jour elle est riche et offre des cadeaux. Un autre jour il lui manque quatre-vingt-dix-neuf francs pour en faire cent. Elle met sa parure aux enchères.

Paulette entoure son bras d'un petit ruban ou d'une ficelle à la hauteur du biceps.

– Regarde!

D'une flexion, le poing contracté, elle casse tout. C'est la fille d'un garagiste de Provins. Elle habite seule à Paris dans un premier étage de la rue des Mathurins, une sorte de cabinet de débarras sans fenêtre, où elle a placé un lit pliant. Elle ne paie que cent francs par mois.

– Je ne suis pas décidée, dit-elle, à travailler pour les proprios!

Elle n'est pas décidée non plus à offrir une tournée ou un taxi. Elle reçoit des cadeaux qui disparaissent. Un jour, dans son sac, quelqu'un a fouillé et a découvert un relevé de comptes de la Société Générale : solde créditeur, 25 252, 75 F!

Solange rêve à je ne sais qui ou je ne sais quoi. Elle est peut-être fiancée? On l'a suivie pour voir la « figure » de son rendez-vous. Elle a remonté les Champs-Elysées presque jusqu'à l'Etoile. Elle a rejoint une vieille femme qui l'attendait sur un banc avec un filet à provision sur les genoux... Elle dit qu'elle n'a pas de mère... On ne sait rien...

Eliane est moins discrète. Elle conduit les copines jusqu'à la Concorde, jusqu'à l'Institut, ou jusqu'au Carrousel. C'est une partie de plaisir bien connue. A tous ces endroits de

L'ambiance d'une cabine de mannequins dans les années vingt... A droite, une habilleuse aide une fille à enfiler sa robe.





Partie de cartes amicale entre deux défilés. Noter les robes de chambre aux dessins typiques de l'époque et les bas de soie brillants.

Paris, elle donne rendez-vous à la « gourde ». Elle arrive une heure en retard. La « gourde » attend. Elle le désigne de loin.

– Le voilà!

C'est un enseigne de vaisseau. Il est parfois en uniforme. Il ne passe qu'une semaine ou deux à Paris, de loin en loin. Les premiers jours, aucun restaurant, aucun théâtre, aucun magasin n'est trop cher... Puis il commence à compter. Son amie le prend en mépris. Il retourne à Brest pour six mois.

Eliane dit simplement :

– La gourde est vidée! Elle est allée se remplir dans l'Atlantique!

Héla apprend le français dans la *Dame aux Camélias* et donne gratuitement des leçons de russe à qui veut.

Lorsqu'elle habitait Moscou, elle avait une gouvernante, une femme de chambre et des valets. M. le colonel, son père, qui avait été attaché à l'ambassade, en France, recevait tous les jours le *Figaro* et racontait des histoires de Paris.

Un soir, on est parti sans domestiques, en wagon dur, par le Transibérien, avec un samovar et des citrons. Pendant six jours et six nuits, elle courut au buffet des gares chercher de l'eau chaude pour le thé et s'amusa d'être servante à son tour.

Dans la belle plaine blanche ornée de sapins pointus, toutes les villes de bois se ressemblaient. On s'arrêta à Nijni-Oudinsk et l'on s'y établit dans une cabane de banlieue.

Il n'y avait plus qu'une chambre. C'est là que quatre soldats sont entrés le revolver à la main. Dix autres faisaient la haie devant la porte, la baïonnette nue. Le colonel a suivi. Deux heures après une femme est venue chercher Héla en traîneau pour la conduire à la prison où elle a embrassé son père. On l'a ramenée chez elle.

Le lendemain on a apporté le corps, afin qu'elle le fit enterrer religieusement si elle le désirait.

Elle s'est fait rapatrier à Moscou. Elle est passée en Roumanie, puis à Lyon, dans une usine qui payait le voyage des réfugiés. Lorsqu'elle eut remboursé les frais sur son salaire, elle a pu venir à Paris. Des dames russes lui ont donné des vêtements convenables et l'ont présentée au directeur de la maison : M. Tillet. Elle était maigre, grande et jolie...

Toutes les qualités d'un mannequin.

LOUIS ROUBAUD
Au pays des mannequins
Les Editions de France, 1928.

La critique vestimentaire des portraits exposés au Salon de 1929

Un journaliste de « L'Intransigeant » a une idée originale : il demande au bottier Perugia, au chemisier d'Ahetze, au tailleur Larsen, au chapelier Gelot et à la coiffeuse Mme Ketty (de la maison Victor et Fernand), de juger les portraits exposés au Grand-Palais. Rien n'échappe à l'œil de ces grands professionnels...



Salon de Paris 1929, « Lady X. » par J. Quinn.

Tableau n° 1 068 - La toile où Grün présente un groupe d'artistes. Ils prennent le thé. M. Paul Chabas est en « bleu », Forain en « tabac », teintes excellentes pour un thé. Félicitations aussi pour le col cassé de M. Humblot. Mais si l'ensemble est plutôt correct, on peut se plaindre que les cravates soient, pour un thé, de couleurs trop neutres. Et puis, chez Forain, quelles vilaines manches! quels revers « de confection »! M. Besnard est bien habillé mais son vêtement monte dans le cou…

Tableau n° 1 749 – Portrait de Gayne Hallane : un homme à la chemise ouverte, laquelle d'ailleurs, blanche, ne correspond pas au vêtement. On jurerait qu'il vient d'être arrêté par la police...

Tableau n° 2 509 – Plusieurs joueurs de tennis. Hurrah! Le foulard de l'homme est aux vives et gaies couleurs de son club, mais, mieux encore, la femme porte une chemisette de tennis à quart de manches : au tennis il faut des manches coupées. Malheureusement, à côté d'eux, le garçonnet, joueur de tennis aussi, porte des manches roulées au dessus du coude, ce qui est laid.

Tableau n° 625 – Un peintre au travail. Col dur sur chemise souple : grave erreur! Au reste, comment pourrait-il être à son aise pour travailler? Enlevez votre faux col, mon ami...

Salon de la Société des Artistes Français en 1937. S.A.R. la princesse Sixte de Bourbon Parme par Jules Cayron.



TABLEAU N° 1 831 – Deux baigneurs sur la plage. L'emmanchure du maillot de l'un est à refaire. Ils ont dû décrocher dans leur salle de bains leurs peignoirs qui étaient blancs, mais dont ils se sont servis sans doute tout l'hiver. De la couleur bon sang!

TABLEAU N° 1 573 – Jeune fille, très bien, très moderne. Ligne nette, droite, aucun artifice, on la sent à l'aise. Chaussures normales, mais qui ne « s'adressent » pas à la personne qui les porte : talon escargot qui date de 1910 et qui ne peut soutenir une femme. La chevelure est médiocre.

TABLEAU N° 1 546 – Portrait de M. Z... Barbe qui cache tout. Revers mal reproduits. Gilet qui gondole. Chaîne de montre! Que ne l'accroche-t-il à son volant!

TABLEAU N° 57 – Joueur de Jazz. Col blâmable.

TABLEAU N° 1 337 – S. M. le roi Fouad d'Egypte. Nous sommes tombés en arrêt devant ses magnifiques chaussures. Pourtant, le bottier membre de notre jury s'était récusé : « Je ne peux rien dire, c'est mon client! » Or, quelques pas plus loin, devant le portrait de M. Robert Bellanger, député (petit nœud de cravate parfait, chemise et gilet blancs, habit irréprochable), le tailleur, cette fois, de notre jury, M. Larsen, se récusa à son tour : « Cet habit, c'est moi qui l'ai fait! »
Avouez qu'on pourrait choisir moins bons critiques..

L'Intransigeant 12 mai 1929.



Peut-on critiquer les robes?

En 1924, on commence enfin à reconnaître les couturiers comme des artistes à part entière. La preuve? Cet article posant la question : les robes peuvent-elles être critiquées? Les réponses des intéressés.

Jacques Worth

– Je me placerai, pour vous répondre, à un point de vue purement légal. Oui, la robe est une oeuvre d'art, et c'est comme telle qu'il importe qu'elle soit légalement protégée et que sa copie vaille à son auteur des droits de reproduction. J'envisagerais sans effroi, je vous assure, la critique libre, dussé-je y être malmené, pourvu qu'elle fût exercée de bonne foi et qu'on n'use point envers ma maison du dénigrement systématique.

Paul Poiret

– Œuvre d'art? Certes, si elle est faite par un artiste qui y enferme une parcelle de sa sensibilité personnelle. La pensée toujours lumineuse au moment où on la crée, passe dans le pôle négatif qu'est l'ouvrière : en traversant cette zone neutre, le créateur d'un modèle doit le faire sortir aussi vif, aussi brillant que lorsqu'il jaillissait de lui. Si la parcelle disparaît, c'est que l'ouvrière a couvert de cendres le métal. Il en est pourtant qui sont douées d'une sensibilité qui leur permet de ne pas trahir l'idée de l'artiste. Pour moi, je sens, au moment où je les fais, que mes robes sont des œuvres d'art : je projette quelque chose de ma personnalité dans la matière. Dans une indication de pli, il y a plus qu'un pli : de là naissent la ligne, le style. Ce que je penserais de la critique libre? Elle me semblerait plus intéressante que la chronique payée.

– Et si l'on disait : « les modèles de Poiret sont ridicules? »

– Il ne faudrait tout de même pas nous attaquer de façon à nuire à nos affaires : nous sommes des artistes qui faisons du commerce. Je ne me fâcherais pas, mais, si j'étais mal compris, je me réserverais de défendre mon idée. L'artiste a le droit de réponse. Je jugerais si je dois en user. Mais je ne redoute pas la critique.

Je ne crains que le jour où l'on ne parlera plus de moi.

Dœuillet

– La robe est une œuvre d'art au même titre que le tableau ou la statue. La critique publiée, en ce qui la concerne, me semblerait pourtant assez malaisée. D'abord, on ne trouverait pas facilement un arbitre des élégances ayant les qualités requises pour exercer impartialement cet emploi. Ce rôle ne pourrait être tenu que par une personne d'un goût éprouvé, d'une indispensable autorité en la matière – ou par un critique ayant renoncé à toute élégance, donc à toute préférence particulière – et complètement désintéressé dans la question. Je crois que cette réforme ne s'impose pas et ne servirait à rien, les femmes s'en tenant surtout – et nous travaillons pour elles – à leurs impressions personnelles.

« Diane », robe du soir de Paul Poiret, 1925. Noter la curieuse traine sur le côté. La photo nous intéresse particulièrement pour son décor.

